

Vivre dans un nouveau pays

Ramanatas Sathiyathan avait 17 ans quand il a dû quitter le Sri Lanka pour se réfugier en Suisse. Cet homme aujourd'hui âgé de 41 ans a passé la majeure partie de sa vie dans l'Emmental. Comme beaucoup de ses compatriotes tamouls de la première génération, il a dû lutter pour s'intégrer en Suisse et a mobilisé pour ce faire à des moyens inhabituels.Headlines

Sumiswald est une pittoresque localité de l'Emmental qui compte un peu plus de 5000 âmes. Le gros de la commune se perd dans les vallées impraticables et les ravins de cette région légendaire, rendue célèbre par le roman de Gotthelf «L'Araignée noire». Sur le toit du restaurant Bären, une sculpture en fer représente cet arthropode évoquant la peste de 1434 qui a brusquement vidé de nombreuses fermes cossues de l'Emmental. A l'époque, il n'y aurait guère eu plus de survivants que de places autour de la grande table des habitués.

Des Tamouls au restaurant Bären

Ramanatas Sathiyathan était l'un des 55 jeunes réfugiés de guerre originaires du Sri Lanka à avoir logé à la fin des années 80 dans ce restaurant chargé d'histoire qui est pour ainsi dire l'âme de Sumiswald. Le Bären était à l'époque un centre de réfugiés pour jeunes tamouls tenu par l'Armée du Salut. Les villageois, méfiants, fermèrent dès lors leurs maisons à double tour et évitèrent les étrangers. «Nous étions les seuls à saluer les gens dans la rue», se souvient Ramanatas Sathiyathan. Les jeunes Tamouls passaient pour des gens dangereux, pour des oisifs et des voleurs. Même les jeunes indigènes les évitaient. Eux-mêmes étaient intimidés. «Nous avons certainement encore plus peur des villageois qu'ils avaient peur de nous», assure Ramanatas.

Lui-même est arrivé à Sumiswald en 1989, à l'âge de 17 ans, après avoir grandi avec ses quatre frères près de la ville de Jaffna, au Nord du Sri Lanka. Lorsque les militaires ont commencé à traquer les jeunes hommes soupçonnés de coopérer avec la résistance, en l'occurrence les Tigres de libération de l'Eelam tamoul, Ramanathas s'est aussi retrouvé dans la visière des poursuivants. «Mais j'étais plus rapide: j'ai réussi à m'enfuir et à me cacher dans une plantation de bananes.». Cinq ans plus tôt, trois de ses frères avaient déjà dû quitter le pays pour échapper aux pogroms contre les Tamouls. C'est sa mère qui a organisé la fuite. Ramanathas a gagné l'Italie avec un passeur, puis, sans savoir où il se trouvait, il est monté dans une voiture qui l'a conduit en Suisse, où il a rejoint deux de ses frères. Depuis le centre d'enregistrement de Bâle, il a directement été envoyé à Sumiswald, dans le restaurant Bären.

Weyermannsstrasse 10
Case postale 8154
CH-3001 Berne

T++41 31 370 75 75
F++41 31 370 75 00

info@osar.ch
www.osar.ch

Compte dons
CCP 30-1085-7



Tout à coup, nous étions les bienvenus

A cause de l'hostilité des villageois, les jeunes Tamouls ne voulaient plus aller à l'école. Ils évitaient les lieux publics. Sur la suggestion du directeur du centre de réfugiés, Ramanathas a écrit une pièce de théâtre intitulée «Vanakkam veut dire salut». Les jeunes Tamouls y dépeignaient leur quotidien à Sumiswald. Quelques jeunes Suisses avaient été associés au spectacle. Ramanathas rit encore à l'évocation de ce souvenir: «Dans la pièce, il y a une scène où un garçon indigène s'écrie: 'Ça va pas la tête, aller nager dans la même eau que ces sales Tamouls!'». Peu de villageois sont venus assister à la première, mais un journaliste avait enregistré la représentation et l'avait diffusée à la télévision suisse. Il a ensuite invité la troupe de théâtre dans l'émission «Seismo» de la télévision suisse. «Nous sommes ainsi devenus célèbres pratiquement du jour au lendemain et tous les problèmes ont été comme résolus», affirme Ramanathas. Après l'émission, l'ambiance a changé. Soudain, les gens les saluaient, passaient la main dans les cheveux des garçons ou leur donnaient de l'argent en cachette. Les jeunes Tamouls étaient subitement les bienvenus. «Nous en étions les premiers surpris.»

Travailler pour des cacahuètes

Ramanathas a d'abord travaillé dans une fabrique de plastique. Il a fallu faire pression sur le patron pour que celui-ci finisse par lui verser un salaire au bout de plusieurs mois. «Mais il n'a pas tout payé.» Plus tard, Ramanathas gagnait 2100 francs par mois en travaillant à Burgdorf en tant que peintre-auxiliaire. Le chef voulait un auxiliaire bon marché. «Celui-ci versait au moins les salaires, mais trouvait toujours quelques déductions bizarres à faire.» En 1991, le jeune homme est entré chez Swisstools, la mondialement célèbre entreprise de Sumiswald qui produit notamment les fameux tournevis au manche coloré. Aujourd'hui, il y dirige le département Galvanik où travaillent principalement des Tamouls.

Ramanathas a ensuite vécu plusieurs drames familiaux. Son père a été tué en 1995, dans l'explosion d'une bombe au Sri Lanka. Peu après, son frère cadet s'est suicidé. Ce dernier avait à peine 13 ans quand il a fui le Sri Lanka en 1991 pour se rendre en Suisse sans personne pour l'accompagner. Il a eu de la peine à supporter la séparation d'avec ses parents et les nouvelles conditions de vie dans l'Emmental. En l'espace d'une année, les deux frères aînés de Ramanathas ont également quitté la Suisse pour suivre leurs épouses respectives au Canada et en Suède. «Tout cela a été un choc: je n'avais que 24 ans, j'étais seul et je devais continuer à vivre d'une manière ou d'une autre», se souvient Ramanathas avec des larmes aux yeux.

Scène libre pour les thèmes liés à l'intégration

Il s'est lancé dans d'autres projets théâtraux et a suivi des cours complémentaires au centre de formation pour les troupes théâtrales tamoules à Berne. Dans ses pièces, l'auteur critique le fait que les Tamouls de la première génération s'intègrent trop peu à la société suisse. Cela crée un fossé d'autant plus grand avec leurs enfants qui grandissent ici et qui essaient de concilier deux cultures. «Sur le plan professionnel, nous sommes très bien intégrés ici, mais socialement, nous restons entre nous pour des raisons qui m'échappent.» Son premier film, intitulé «La fleur de la jeunesse», traitait de ce conflit de générations. Après 40 jours de tournage répartis sur deux ans, Ramanathas a récemment terminé son deuxième film qui, sous le

titre «Maaru Thadam» («Changement de piste»), dépeint les efforts déployés par les Tamouls pour s'intégrer à la société suisse.

Ramanatas se sent bien chez Swisstools; il a des responsabilités et ne tarit pas d'éloges sur l'entreprise et la direction. Mais dans ses pièces, il critique sans cesse la manière dont certains employeurs essaient d'exploiter les Tamouls. «Les chefs nous traitent souvent comme des choses, comme des machines utiles, comme si c'était écrit 'Made in Sri Lanka' sur notre front.» Sa pièce «Made in Sri Lanka» a été jouée vingt fois également en France, en Allemagne et à Londres.

Ramanatas a beaucoup de talents artistiques; il semble fait pour la scène et les films. Par son travail, il veut susciter la réflexion: «Je tente de créer des ponts aussi bien entre les générations qu'entre mes compatriotes et la société suisse», explique-t-il. Et d'ajouter d'un air entendu que c'est aussi la raison pour laquelle il a adapté en tamoul le poème de Schiller «Guillaume Tell» ou le poème en pseudo-dialecte bernois «Totemügerli» de Franz Hohler.

On se débrouille aussi sans grammaire

Même après 24 ans passés en Suisse, la langue reste une pierre d'achoppement pour Ramanatas. «Je pense en tamoul et je traduis ensuite en allemand.» Les occasions d'utiliser le bon allemand sont rares. Au travail, il parle tamoul avec ses compatriotes et en dehors, un mélange d'allemand et de dialecte de l'Emmental. «J'ai essayé d'apprendre l'allemand, mais ici, tout le monde parle le dialecte.» Au travail comme au village, on peut donc se passer de la grammaire.

Dans son département, Ramanatas a traduit les marches à suivre en tamoul pour ses compatriotes qui ont eux aussi beaucoup de peine avec l'allemand. La direction demande à ses collaborateurs étrangers de suivre régulièrement des cours d'allemand. Les compétences linguistiques sont l'une des clés de l'intégration. De ce point de vue, Swisstools passe pour une entreprise modèle. Le département tamoul a d'abord été perçu comme inhabituel et exotique aux yeux des collaborateurs indigènes. Là aussi, Ramanatas a brisé la glace avec «Totemügerli», le poème de Hohler qu'il a récité de son mieux dans la langue originale, lors d'une fête d'entreprise.

Ramanatas est aujourd'hui marié et père de trois enfants de quatre, huit et dix ans dont deux vont à l'école à Sumiswald. Il est tout le temps en déplacement à cause des projets de théâtre et de film auxquels il consacre une grande partie de ses loisirs. Mais une chose est claire: «Sumiswald est mon chez-moi. Je ne peux pas imaginer partir d'ici», dit-il en riant, avant d'ajouter plus sérieusement: «Il y a tant de gens différents et d'opinions différentes dans le monde. Nous devons tous vivre ensemble.»

Ramanathas Sathiyathan et l'OSAR

Cette année, Ramanathas Sathiyathan est la tête d'affiche de la campagne que mène l'OSAR pour les Journées du réfugié 2013. Pour lui comme pour les autres réfugiés, l'insertion professionnelle est l'une des clés de l'intégration en Suisse. Avec les Journées du réfugié, l'OSAR et ses organisations partenaires veulent faire mieux comprendre les préoccupations des réfugiés et des titulaires d'une admission provisoire au public suisse et apporter ainsi une précieuse contribution à leur inté-

gration. Les Journées du réfugié sont financées par l'Organisation suisse d'aide aux réfugiés OSAR, par l'Office fédéral des Migrations ODM, par le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés HCR, ainsi que par d'autres donateurs institutionnels et privés. A l'échelle nationale, les Eglises célèbrent le dimanche des réfugiés et des œuvres d'entraide comme Caritas ou l'EPER, ainsi que d'autres organisateurs, mettent sur pied des événements et des rencontres. *Par René Worni*